



ATELIERS DE SAINT-NICOLAS

Deux ateliers, deux consignes d'écriture, plus les textes aux sujets "libres" offerts par les participants ! Résultat : davantage de lecture en trois rubriques.

LES MOTS EN LIBERTÉ

Chacun des huit participants a offert deux mots qui rimaient, donc un total de seize.
Puis totale liberté pour les utiliser à son gré dans un texte en prose ou en vers.

S'IL NEIGE

S'il neige,
Mets ton pantalon beige.
L'oiseau s'envole
A côté du bénévole
Je suis prudent quand je vole
Avec mon avion qui bricole.
J'ai du chagrin,
Mon ami devient malin.
Dans les pays chauds
Tout semble beau.
Si tu veux partager mon amour
Il faut que tu sois présente, toujours.
Avec toi, ce sera de la bienveillance
Mais tu seras toujours sous ma surveillance.
Dis-moi l'heure à ta montre,
Ne triche pas, tu es déjà contre.

HENRI

Henri regarde sa montre
Il se réveille après une nuit d'amour,
Cela durera-t-il toujours ?
Sa belle est près de lui, tout contre,
Elle le regarde avec bienveillance
Et soulève l'édredon tout chaud.
Pas besoin de surveillance,
Avec elle il fera toujours beau.
Terminés les jours de chagrin,
Avec le temps tout s'envole.
Il l'a compris, il est malin.
Sera-t-il toujours bénévole
Pour aller faire des bricoles
Où déblayer les monceaux de neige ?
Il sort, une mésange vole
Et se pose sur des brindilles beiges.

André

Danièle

AMOUR, TOUJOURS

Une douce histoire d'amour
Faite pour durer toujours
Chassait au loin les chagrins.
La belle histoire nous montre
Le moyen de lutter contre
Les parents et leur surveillance,
Elle chante la bienveillance
Des Anciens plus bénévoles
Avec les amours qui s'envolent.
Après l'été et les temps chauds
Vient celui de l'automne moins beau
Fini les rires et la bricoles
L'oiseau même perd son vol.

COMME UN BÉNÉVOLE

Comme un bénévole
Qui s'envole,
Je te montre
Que je suis contre
Cette bienveillance
Qui mérite une surveillance.
Il fait chaud,
Il fait beau,
Mais mon chagrin
Est d'humeur malin.
Il faudrait que je vole,
Sinon ça bricole.
Dans la neige,

Le blanc virginal devient beige
Et les larmes de la neige.

Jean-Patrick

Aux reflets beiges,
L'amour
Rime avec toujours.

Magali

LE CHAGRIN

Ce n'est pas malin d'avoir du chagrin contre la montre et les aiguilles qui défilent.

Ce matin, il fait beau mais un peu chaud. La surveillance du ciel indique une journée remplie de bienveillance, par un vol d'oies sauvages qui repart vers le Sud, ça ne bricole pas, elles sont bien réunies en V.

Cela éloigne la neige, mon manteau beige me protège des intempéries.

Le malheur s'envole, même pour les bénévoles, pas l'amour qui dure toujours.

Nicole

LE BONHOMME DE NEIGE

Un bonhomme de neige
Qui se croyait malin
Avait chaud
Il était bénévole
Bourré de bienveillance
Et d'amour
Il n'avait rien contre
Ce qu'on dit la bricole
Ou le vol
Pas celui de la montre
Tirée à la toujours
Bienveillance
Mais quand on s'envole
Après des câlins beaux
D'un chagrin
Sous la couette beige.

Jean-Patrick

LES MOTS INATTENDUS

Chaque participant a dessiné un cercle et des rayons au centre d'une feuille. Chacun a noté six mots que lui inspirait le mot central, donné par l'animateur.

La consigne : composer un texte avec les six mots, sans parler du thème d'origine.

LA FUITE

La guerre n'a épargné personne.

Mes souvenirs remontent à ma mémoire, ils sont intacts, j'avais dix ans.

Je suis en CM1, je ne travaille pas trop mal, mes parents sont fiers de moi.

Tous les matins après mon petit déjeuner composé de porridge, je prends le chemin de l'école, mon père rentre, m'ébouriffe les cheveux et monte se coucher avec un « travaille bien fiston ! ». Je me pose souvent la question « mais que fait-il donc la nuit ? ».

Ma mère, quant à elle, vaque à ses occupations de femme au foyer : la préparation du souper, le ménage. À cette époque les repas du soir sont frugaux, les légumes frais absents, il faut se contenter d'une soupe dans laquelle nage des croûtons de pain bis, parfois un fruit et très rarement un morceau de porc bouilli. C'est notre quotidien.

Les pommes de terre, quant à elles, sont remplacées par des rutabagas ou topinambours que ma mère essaye tant bien que mal d'agrémenter avec le peu d'ingrédients en sa possession. Je déteste ces légumes, ils me font mal au ventre et me donne des gaz.

Le gouvernement a émis des tickets de rationnement, cependant il reste difficile de trouver certaines denrées alimentaires tel que sucre, café, riz, pâtes, beurre, lait et fromage, mais aussi vin, tabac, vêtements, chaussures et combustibles.

La viande est pratiquement introuvable, sauf pour les plus malins qui s'aventurent dans la filière du marché noir, comme mon père. Il améliore ainsi l'ordinaire de nos repas.

Ce soir-là, mon père, bon gars mais soupe au lait, est bien calme, trop par rapport à d'habitude. Il déambule le plus discrètement possible entre la porte d'entrée et la fenêtre, sans bouger les rideaux, il guette, mais il guette quoi ? qui ?

Après le repas je réintègre ma chambre pour réviser mes leçons. Avec son papier peint enfantin, je m'y sens bien, c'est mon refuge. Soudain, j'entends cogner à la porte d'entrée, qui cela peut-il être ? Vu l'heure tardive, et le couvre-feu, c'est inquiétant. Les pas de mon père résonnent sur le parquet ciré.

— Qui est là ? demanda-t-il

— Ouvre-moi vite ! répondit un homme.

Après avoir hésité un moment, mon père ouvre.

— Tu es prêt ? lance l'individu.

— Oui ! répond mon père.

Je me précipite hors de ma chambre, et je le vois, là dans l'encoignure de la porte d'entrée, avec son bérét et son cabas. Il transpire à grosses gouttes, son souffle laisse deviner qu'il a dû fuir et courir à en perdre haleine. Ils échangent juste un regard. Sans un mot mon père me prend par la main et m'entraîne hors de la maison, suivis de ma mère en pleurs. Je ne comprends pas !

— Que se passe-t-il, papa ?

— T'inquiète pas mon fils, me répond-il, nous allons faire un petit voyage !

— Je peux prendre mes affaires ?

— Nous n'avons pas le temps, plus tard !

Une camionnette stationnée au coin de la rue nous fait des appels de phares brefs. Recouvertes de bâches, plusieurs personnes sont déjà installées à l'intérieur, certaines conversent dans une langue que je ne connais pas. Nous prenons place à notre tour. Le véhicule démarre en trombes.

— Maman, j'ai peur !

— Tout va bien, mon chéri, me répond-elle en resserrant son étreinte.

Je m'endors rassuré par ses paroles. Il s'est sans doute passé un long moment, quand la camionnette s'arrête. Il fait nuit noire.

— Où sommes-nous ?

Nous descendons du véhicule, l'homme au bérét nous fait signe de le suivre, il n'a qu'une simple lampe de poche, il est difficile de lui emboîter le pas.

Aie ! je me tords les chevilles, Marcel, c'est son prénom, revient sur ses pas et me hisse sur son dos.

— Ça ira plus vite ! dit-il à ma mère.

Tant bien que mal, nous arrivons à l'orée d'un sous-bois où une dizaine de personnes attendent déjà. Mais ils attendent quoi au juste ? Emmitouflés dans des couvertures de fortune, les morsures du froid pénètrent les chairs. Je claque des dents, j'ai froid aux mains, aux pieds, je veux ma maison, mon lit.

— Maman, j'ai faim !

Marcel ouvre son cabas. Il distribue baguette et breuvage bien chaud sorti tout droit de son thermos, c'est de la chicorée, maman m'en a déjà fait goûter. J'aime bien, ça réchauffe.

— Il faut dormir maintenant ! dit-il, le chemin sera long demain.

Nous nous regroupons, le plus près possible afin de nous réchauffer. Mon père, quant à lui, monte la garde avec Marcel.

La nuit fut courte. Je n'ai pas beaucoup dormi, j'ai eu tellement peur, l'ombre des branches d'arbres ressemblait à des grands bras prêts à m'emmener, les craquements, le hurlement des loups me faisait fris-

sonner non plus de froid, mais de frayeur.

— Debout tout le monde, il est l'heure ! dit mon père,

— Dépêchez-vous de rassembler vos affaires, nous partons dans dix minutes.

— Est-ce que nous pouvons avoir quelque chose à manger ? interroge un garçonnet un peu plus âgé que moi.

— Plus tard, nous n'avons pas le temps, il faut partir vite, on nous attend !

Le petit groupe encore ensommeillé se mouve lentement, l'aube commence à se lever.

— Allez, dépêchez-vous !

À travers les bois et les champs, nous marchons environ une heure, le soleil pointe ses premiers rayons, qui nous réchauffent les os après une nuit glaciale. La rosée recouvre les herbes folles, les premiers insectes commencent à virevolter pour le plus grand plaisir des oiseaux. Nous arrivons au bout d'une clairière où un individu nous fait signe d'avancer.

— Nous y sommes ! indique Marcel

— Où ? je demande à mon père

— En Suisse mon garçon ! notre pays d'adoption !

— Mais pourquoi ? nous avons déjà un chez nous !

— Nous reviendrons quand la guerre sera finie. Pour le moment, la Suisse sera notre terre d'accueil.

Je compris plus tard que mon père faisait partie d'un réseau de maquisards. Il avait été dénoncé par des collabos, il fallait fuir au plus vite avant d'être arrêté par la Gestapo.

Gisèle

SOIRÉE TRANQUILLE

Comme chaque soir vers 19h30, le dîner prêt à être servi, la table dressée, nous allumons la télévision. La journée est passée, les tensions peuvent retomber. J'entends de loin les informations régionales qui ne parlent que du froid. Évidemment qu'il fait froid, c'est l'hiver ! En été, on se plaint de la chaleur, en hiver, d'être congelés. Qu'est-ce qui est encore normal ? Décidément, notre réputation n'est pas volée, les français sont bien les rois des râleurs.

Soudain, les nouvelles changent. Voilà la rubrique "faits divers". La galette a fait son retour sur les étals des supermarchés et dans les boulangeries, c'est à qui trouvera la meilleure méthode pour les refourguer au client. Il paraît même que c'est à cause de cette fameuse galette que je n'ai pas trouvé d'œufs en faisant mes courses aujourd'hui : les pâtissiers ont tout liquidé dans la frangipane et la crème pâtissière.

De la cuisine, une voix me propose une petite bière, pour fêter la fin des vacances. Personnellement, ce n'est pas un événement que j'aime particulièrement célébrer. Eh puis les vacances ont déjà bien été arrosées. Les planteurs et punchs coco étaient bons sous le soleil des Antilles, il est temps de freiner un peu cette consommation. Je réponds donc que j'attendrai vendredi soir, pour fêter le début du week-end.

Après la galette, voilà un reportage sur les anniversaires de l'année 2026 qui débute : une histoire de rallye, d'hélicoptère et de chanteur qui n'est pas un héros, parti trop tôt.

Bon sang, il ne s'est donc rien passé de positif ces derniers jours ! Passé une certaine heure, les mauvaises nouvelles ne devraient plus être diffusées, pour le repos de l'esprit. Avec tout ça, me voilà qui commence à ressasser la journée, à anticiper déjà demain. Vivement que mes pensées se mettent en pause.

Enfin, j'entends les gonds de la porte de la cuisine grincer et monsieur qui arrive avec une casserole chaude entre les mains. une bonne odeur de pesto s'en échappe. Je m'assois face à lui, attrape mes couverts et tandis que nous remplissons nos assiettes, je me permets la déconnexion tant attendue en lui posant la question :

— Alors, t'as profité du soleil pour sortir sur l'eau aujourd'hui ? Il y avait un peu plus d'air qu'hier ?

Agnès

DONNANT DONNANT

— Mes enfants, aujourd’hui, nous allons parler du peuple des Gaulois.

Quand le maître d’école commençait une leçon, on ne savait jamais à quoi s’attendre. Les Gaulois ? Personne n’avait entendu ce nom, sauf peut-être Albert, le premier de la classe, aussi fayot que langue de vipère. Le fils du maire rapportait tout chez lui et l’instituteur avait sans cesse peur de faire une bourde.

— Les Gaulois ont envahi Rome, il y a très longtemps.

Gilles était déçu, ils espéraient que les Gaulois soient une équipe de foot sélectionnée au mondial. Il n’a rien à cirer des histoires du passé :

— Que des vieux trucs qu’on ne verra jamais, crachait-il à la récréation.

— Les Gaulois étaient organisés en une monarchie, mais une monarchie avec des allures de république.

Albert écoutait avec attention, il était bien le seul. Gilles préférait papoter avec son voisin :

— Qu’est-ce qu’on en a à foutre. Il va nous raconter qu’ils ont fait la Révolution ou qu’il se sont mé-tissés avec les Romaines…

— Que raconte Gilles de si intéressant pour distraire son voisin ?

À ces moments-là de la journée, toute la classe tendait l’oreille : le maître avec toute son autorité, face à Gilles, le bonnet d’âne hors pair.

— Euh, je lui demandais… euh, si Romain était un pays ?

L’instituteur s’approcha, toisa le menteur et se lança dans une grande explication :

— En effet, Romain n’est pas un pays, pas même une nationalité, mais les habitants de Rome.

L’index levé au ciel, il ajouta :

— Rome était plus qu’une ville, tout un empire.

Soixante ans plus tard, j’ai oublié ces nuances un tantinet abstraites, je ne connais rien à l’Histoire, mais j’ai retenu une leçon plus terre à terre : les cancres sont le juste complément des enseignants, que seraient les uns sans les autres ?

Jean-Patrick

L'HORLOGE

Cette nuit, en ce début d’hiver très froid, la neige est tombée en abondance, les toits sont couverts d’un épais tapis blanc, les arbres ont revêtu leurs manteaux de givre, et le ciel gris uniforme ressemble à une peinture délavée. Il y a longtemps que je n’avais pas vu autant de neige.

Malgré cela, je dois sortir, j’ai trop longtemps retardé ma démarche ; aujourd’hui je ne la reporterai pas. Ma grand-mère serait fière de moi ; je me souviens qu’à l’époque où je n’étais encore qu’une enfant, elle me disait :

— Tu vois ma petite, cette horloge je la tiens de ma grand-mère qui de son côté l’avait héritée de sa mère, elle est très importante pour moi et j’espère qu’elle restera dans la famille.

Je la regardais avec mes yeux d’enfants et je savais déjà que je ne la trahirais jamais ; cette horloge je la garderai précieusement quoi qu’il en coûte. Je ferme les yeux et j’entends encore son tic-tac, mais aussi la sonnerie des heures du passage du temps, le feu de la cheminée qui crépite. Je sens aussi la bonne odeur de la soupe mélangée à celle du tabac de la pipe de mon grand-père. Fini de rêver ! il est temps de partir. Je ne risque pas de prendre ma voiture, je chausse alors mes bottes fourrées et c’est parti ! J’avance difficilement, le vent est froid et humide, les nuages sont bien bas, c’est l’annonce d’une nouvelle tempête. Ah, j’aime le craquement de la neige sous mes pas !

— Mais qu’est ce qui m’a pris de sortir par un temps pareil ?

Je resserre mon écharpe, encore quelques pas et j’arrive. Vous allez sans doute vous demandez où ? Vous n’avez pas deviné ? mais oui, chez l’horloger, je vais discuter avec lui de la remise en état de mon

horloge comtoise, c'est l'héritage de ma grand-mère et j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux.

— Bonjour Monsieur Lorphelin, il fait vraiment un temps de chien aujourd'hui, j'espère que ça va se calmer !

— À qui le dîtes-vous, bonjour Madame Clément !

— Je viens vous voir pour mon horloge !

— Ah oui, vous m'en aviez parlé à la dernière réunion du Conseil Municipal !

— Pourriez-vous me dire approximativement combien cela va me coûter ?

— Bien Madame Clément, je ne peux pas vous le dire comme ça... sans l'avoir vue !

— Ah !

— Je vous propose de venir la voir, vendredi prochain, bien entendu si le temps le permet ! C'est possible pour vous ?

— Ben oui ! mais si j'avais su, je ne serais pas venue, je vous aurais téléphoné !

— Je suis vraiment désolé, je peux vous raccompagner ?

— Oh je veux bien, mes petits enfants viennent après l'école et je vais leur préparer une bonne galette !

— Miam ! ils en ont de la chance, j'en ai l'eau à la bouche !

Sur ces bonnes paroles, il ferme son magasin et part récupérer sa voiture sur le parking.

— Restez là, je vous récupère au passage !

Nous arrivons temps bien que mal devant ma maison, il se gare et m'aide à descendre.

— Vous voilà arrivée !

— Merci beaucoup Monsieur Lorphelin, si vous voulez, vous pouvez entrer prendre un petit quelque chose ? je ne vous propose pas une part de galette, elle n'est pas encore faite.

— C'est très gentil à vous, mais je préfère ne pas m'attarder je dois récupérer mes enfants à l'école, avec ce temps, je n'ai pas envie de les faire attendre dehors, il fait si froid.

— Une autre fois peut-être.

— Bien faites attention à vous Monsieur Lorphelin, et à vendredi !

— À vendredi Madame Clément !

Gisèle

L'ÉCOLE

L'école est un lieu d'enseignement. les enfants y apprennent l'écriture, les mathématiques ainsi que l'histoire du monde et de leur pays. Institution publique, laïque, et obligatoire, elle forme les futurs citoyens aux valeurs de la République et de la vie en collectivité. L'instituteur y joue un rôle crucial. Il ne remplace en rien un papa ou une maman dans l'instruction de la politesse et du savoir-vivre, mais il forge l'esprit critique de ses élèves.

Lorsqu'un enfant s'intéresse à ce qui lui est enseigné, qu'il en accepte l'histoire, qu'il comprend la richesse apportée par la mixité du patrimoine commun et familial, alors l'instituteur a accompli sa mission. Le futur citoyen qui grandira dans ces valeurs sera conscient des droits, des libertés et des devoirs qui lui incombent. Il aura compris que c'est en trouvant un équilibre entre toutes ces notions qu'il pourra contribuer plus tard à son tour à la construction et à l'épanouissement de la nation à laquelle il appartient.

Agnès

LIBRES COURTS

Une consigne simple et unique : carte blanche !

LE JARDINIER ET LE PARADIS

- Si tu es bon, gentil, honnête, tu iras au paradis, dit l'ange.
- C'est quoi au juste le paradis ?
- C'est très beau, très grand. Là bas, le ciel est toujours bleu.
- Jamais de nuage ! Pourtant c'est beau, les nuages.
- Mais ils apportent souvent la pluie, le vent, la tempête.
- Et l'eau alors ?
- Là bas, juste un peu de rosée le matin, le soleil brille mais ne brûle pas.
- Et les plantes ?
- Elles poussent toutes seules, ne fanent pas, changent de couleur suivant nos goûts.
- Et les limaces, les oiseaux ?
- Pas d'insectes et autres animaux qui abîment tout, les oiseaux chantent, nichent dans les arbres.
- Ça doit être beau le paradis, mais...
- Mais quoi ?

Appuyé sur sa binette et son râteau, le jardinier pense : Qu'est-ce que je vais m'y em ..rder !

Claude

IL EST 5 HEURES

La lune veille sur le jardin encore endormi. Mais, Jarl vient de se réveiller. C'est l'heure de sa petite collation de fin de nuit et il a faim. Il bâille, s'étire et d'un saut, descend de son fauteuil en direction de la cuisine là où se trouve son en-cas tant attendu. Croquettes au saumon et bol d'eau fraîche vont lui permettent d'attendre le petit déjeuner de 8 heures.

À pas de chat nonchalant et gourmand, il gagne l'endroit stratégique et s'arrête pile là où aurait dû être son réconfort. Rien. Il n'y a rien. Pas l'once d'une croquette ou d'une goutte d'eau. N'en croyant pas ses yeux, miaulant de contrariété, il fait le tour de la cuisine, reniflant dans les coins, sans succès. Furieux, miaulant de plus belle, il se dirige vers la chambre de Mounette, sa sœur qui, elle aussi, a de quoi le régalier. Mais rien chez elle ! Il n'y a rien à grignoter.

— Ce n'est pas possible J'ai faim où sont les croquettes ? se dit-il rageusement

Mounette, l'oreille aux aguets et ayant entendu la rage froide de son frère, se redresse et bondit du lit de sa maîtresse en lui passant dessus pour rejoindre ce pauvre Jarl désespéré.

Je vais donc vous donner une traduction humaine de ce qu'ils se sont dit en langage chat

— Que se passe t il, Jarl ? Tu es fou de nous réveiller à cette heure-ci !

— Le moment est grave, Mounette, le moment est grave. Nous n'avons plus une croquette. Plus d'eau C'est la déche. Nous allons mourir de faim et de soif. Viens avec moi. Nous allons ouvrir toutes les portes de la maison et peut être trouverons-nous un trésor. Des croquettes fraîches, de l'eau ou peut-être même des bouchées en gelée !

À ce moment, Ianette, jolie chatte birmane et aînée de la fratrie, réveillée par les conversations félines, saute sur le dos de sa maîtresse, espérant bien la sortir du sommeil. Sans résultat. Elle rejoint donc les deux poilus et leur dit d'un miaulement péremptoire :

— C'est moi la plus grande, donc je vais vous dire de ce qu'il faut faire : Mounette, tu es agile et souple, donc tu vas monter sur les poignées de porte et ainsi ouvrir chacune d'entre elles. Jarl, toi, tu

rentres dans la pièce, tu en fais le tour. Tu renifles. Tu regardes avec tes grands yeux bleus et surtout, tu trouves les croquettes. C'est toi l'homme de la maison ! Moi, je fais le guet.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les chats se mirent en ordre de bataille. Ianette guettait, Mounette sautait sur les poignées de portes, Jarl donnait un coup d'épaule pour les ouvrir et rentrait à la recherche de la pitance tant souhaitée. Tous les tiroirs, placards eurent la visite de ces poilus affamés. Ça galope dans le couloir, furète sous les lits dans un concert de commentaires félin au cas où... en vain. Rien à becqueter, impossible de remplir le cimetière à poulets.

7h30

Mon réveil vient de sonner. Je dois me lever. Je ne suis pas vraiment endormie puisque je suis réveillée depuis cinq heures du matin. Et depuis cinq heures du matin, j'écoute mes chats qui discutent, qui ouvrent les portes et courent d'une pièce à l'autre. Ils ont faim. Jarl et Mounette ont jeûné pour soutenir Ianette, car celle-ci doit se faire opérer ce matin à huit heure et demie.

Quelques jours plus tôt, le vétérinaire m'avait dit : Ianette doit être à jeun pour son opération.

— Mais J'ai trois chats Comment dois-je faire ? lui avais-je répondu

Et le vétérinaire de me rétorquer :

— Vous les faites jeûner tous les trois, cela leur fera du bien...

Chose faite.

Maintenant, ils dorment. Vexés, ils n'ont pas touché aux croquettes que je leur ai proposées après le départ de Ianette pour la clinique... Mais ne dit-on pas « qui dort dîne » ?

Je me souviendrai du jeûne de mes chats... Quelle fin de nuit !!!! je suis fatiguée.

Isabelle

POLITICO Nox

Ô combien de quidam, d'un élan magnifique
Qui sont partis joyeux faire de la politique.
Combien ont disparu, dure et triste infortune,
Désavoués, ulcérés par le verdict des urnes.
Ils s'en allaient querir ce fabuleux sésame
Prêts pour l'obtenir à sacrifier leurs âmes.
Être au Palais Bourbon était le but final
D'une campagne vouée au jeu électoral.
Leurs arguments étaient pourtant très actuels
Faire payer les autres, sans préciser lesquels
N'effrayer personne, chaque voix est précieuse.
D'autres abusant de promesses fallacieuses :
Dimanche tous les deux jours, lundi chômé payé,
Sont quand même parvenus à être députés.
Pour les recalés ? le travail n'est pas fini :
Trouver un job avec les membres du parti,
Une commission Théodule serait bien aise,
Par exemple, comme directeur des falaises.
Ils sont convaincus qu'après tout ce mal donné
On ne peut revenir de simples ouvriers.

Claude